

LIBERTÉ — NORGE 1923

À quoi bon semer des miettes blanches
derrière soi
comme Petit-Poucet
pour retrouver sa route,
puisque des oiseaux les mangeront !

Sois plus sage, ô moi-même
et apprends à aimer
ton incertitude et ta détresse.

Marin de la mer nue,
marin ivre de la mer périlleuse
aux routes sans souvenirs,
aux dures bises salines.

Sois donc sage, puisque des oiseaux
avides mangeraient quand même
tes miettes blanches.

Et maintenant, tu peux bâtir
au style de ta fantaisie
tes fluides châteaux de cartes,

poète.

LA LIBERTÉ — PAUL VALET 1963

À l'orée de la liberté
L'herbe se fait haute
Parfumée
Tendre
Infranchissable

LIBERTÉ — VLADIMÍR HOLAN 1982

Rêver sans haine de l'impossible
Est-ce possible ? Peut-être à celui-là
seul qui perd courage,
mais lui-même n'ose
aller jusqu'au bout, ou pour en définitive
se persuader du contraire.

Dehors il tonne. Temps propice
au mouvement de la mutité
et à rien de semblable...

RETOUCHE À LA LIBERTÉ 1 — DANIEL BOULANGER 1973

Les beaux messieurs plantent des flèches
dans toutes les directions
et toi toute petite au carrefour
avec tes grands yeux qui interrogent

RETOUCHE À LA LIBERTÉ 2 — DANIEL BOULANGER 1983

l'ombre d'elle-même
elle plume son rêve

LE CRÉPUSCULE DE LA LIBERTÉ — OSSIP MANDELSTAM 1918

Chantons le crépuscule de la liberté,
Frères, chantons la grande année crépusculaire !
Dans l'eau nocturne bouillonnante
Descend le lourd filet-forêt.
Tu t'es levé sur de sombres années,
Ô toi soleil, ô juge et peuple !

Célébrons le fatal fardeau
Dont le guide du peuple en larmes se saisit.
Chantons le sombre fardeau du pouvoir,
Son joug insupportable.
Qui a du cœur, ô temps, se doit d'entendre
Que ton vaisseau va par le fond.

En légions guerrières nous
Avons lié les hirondelles —
Plus de soleil. Les éléments
Pépient, se meuvent et s'animent.
L'épais filet du crépuscule
A caché le soleil, et notre terre vogue.

Eh bien soit, essayons un tour de gouvernail,
Un tour grinçant, énorme et gauche.
La terre vogue. Soyez hommes, vous les hommes.
Partageant l'océan avec notre charrue,
Nous nous rappellerons, dans le froid du Léthé,
Que cette terre nous a bien coûté dix ciels.

Célébrons le crépuscule de la liberté,
La grande année crépusculaire.
Dans les eaux bouillonnantes de la nuit
Est plongée la pesante forêt de nasses.
Tu te lèves sur de ténébreuses années,
Ô soleil, juge, peuple !

Célébrons, frères, le fatal fardeau
Qu'en pleurs, le chef du peuple prend.
Célébrons du pouvoir le ténébreux fardeau,
Son joug intolérable.
Qui a un cœur, ô temps ! celui-là doit d'entendre
Couler par le fond ton vaisseau.

Des hirondelles captives
Nous avons formé des légions guerrières – et voici
Qu'on ne voit pas le soleil ; toute la nature
Chuchote, s'agite, s'anime.
À travers les nasses – ce crépuscule épais -
On ne voit pas le soleil et la terre vogue.

Eh bien quoi ! essayons : un tour énorme et maladroit,
Un tour grinçant du gouvernail,
Vogue la terre. Hommes, ayez courage d'homme !
Comme d'une charrue divisant l'océan,
Il nous en souviendra jusque dans le froid du Léthé,
Que la terre nous a coûté dix ciels.

LA LIBERTÉ — RENÉ CHAR 1945

Elle est venue par cette ligne blanche pouvant tout aussi bien signifier l'issue de l'aube que le bougeoir du crépuscule.

Elle passa les grèves machinales ; elle passa les cimes éventrées.

Prenaient fin la renonciation à visage de lâche, la sainteté du mensonge, l'alcool du bourreau.

Son verbe ne fut pas un aveugle bélier mais la toile où s'inscrivit mon souffle.

D'un pas à ne se mal guider que derrière l'absence, elle est venue, cygne sur la blessure, par cette ligne blanche.

LA LIBERTÉ — RENÉ GUY CADOU 1949

Embarquez-la comme une esclave blanche

Pour une île

Et laissez-la aux indigènes sur la plage

Décoiffée seule

Avec un pauvre corsage

Ou perdez-la si vous voulez au fond d'un gouffre

Parmi des chiffonniers et des gosses

Ô bien-aimée tu es debout devant ma porte

Et nul ami au monde n'est encore levé

Tu as grandi durant la nuit et tu retombes

Comme une glycine sur la mer

Tu es chez toi dans ma maison

Tu peux bien disposer

De ma femme de moi de mes outils rangés

Ô bien-aimée tu es confuse de tes armes

Tu les polis comme un miroir

Je le sais

Tu voudrais m'emmener

Comme un tranquille sous les arbres

Mais tu remues en moi tes deux ailes fermées.

QUARTIER LIBRE — JACQUES PRÉVERT 1949

J'ai mis mon képi dans la cage

et je suis sorti avec l'oiseau sur la tête

Alors on ne salue plus

a demandé le commandant

Non

on ne salue plus

a répondu l'oiseau

Ah bon

excusez-moi je croyais qu'on saluait

a dit le commandant

Vous êtes tout excusé tout le monde peut se tromper

a dit l'oiseau.

POÉSIE VERTICALE - IX,41 — ROBERTO JUARROZ 1987

S'ébrouer comme un animal,
mais en se libérant de beaucoup plus que l'animal :
de la poussière que laisse la pensée,
des raideurs qui enrôlent la mort,
des taches de l'amour et des pluies sales
qui tombent des corniches
ou d'un ciel trouble, empoisonné.

Se libérer des guenilles du temps,
de la complicité des lieux tristes,
des marques laissées par le bonheur,
des restes douteux du banquet,
des serpents macabres de la douleur.

Et un jour d'ébrouements calculés,
se libérer même de son ombre,
de cela qu'on appelle soi-même
et de ces frôlements qu'on appelle les autres.

Un jour enfin se libérer
de l'éternité défigurée de la vie
comme d'une autre couche de poussière.

LIBRE — MAXIME ALEXANDRE 1976

Une pierre lancée en l'air ne retombe qu'après plusieurs vies d'homme pour annoncer un recommencement, aile et feu. La nymphe captive participe à la résurrection. Le sommeil s'oppose à l'inquiétude, le visage de l'enfant éveille les eaux vives et la lumière, toute fragile qu'elle est, ne s'éteint pas. Ne perdons pas la tête dans les brouillards ! La naissance d'une étincelle précède la représentation matinale pendant laquelle le verbe : être est développé jusqu'à l'épanouissement du visage vivant. La réalité d'une larme recrée le monde sans effort.

LA FONTAINE — PIERRE-ALBERT JOURDAN 1964

Le galop du cheval fait éclater les murs rongés de chaleur. Il retourne seul de la fontaine où son maître s'attarde.

Libres, de cette minime liberté qu'ils s'empressent d'oublier.

La terre à dominer pour qu'elle donne tout son sang aux vignes, c'est un travail où l'obstination s'est faite loi.

Le maître s'approche de son cheval, ensemble ils ne sont plus qu'un sillon sans chiendent.

La liberté est le chiendent.

Et la loi resta au vin, plus fort que le vin, qui coule dans leurs sangs mêlés.